

Culture & Société

Culture Société
Gastro Ciné Conso
Sortir Les gens

Sortir



Orgie chaotique au cœur des «Godelureaux» de Chabrol (1961): on reconnaît Bernadette Lafont, Jean-Claude Brialy et Stéphane Audran. BIFI/LDD

Tout savoir sur les nuits de Paris

D'avant la Révolution jusqu'à la techno, Antoine de Baecque instruit l'affaire d'un art nocturne cher à la Ville Lumière

Michel Rime

«**M**e penchant du haut sur le parterre du Palace agité de rayons colorés ou de silhouettes dansantes, devinant autour de moi tout un va-et-vient de jeunes corps affairés à je ne sais quels circuits, il me semblait retrouver, transposé à la moderne, quelque chose que j'aurais lu dans Proust.» Roland Barthes écrit ça sur le temple disco où on cultive la fête chic en croisant Grace Jones à la fin des années 1970. L'historien Antoine de Baecque, qui se présente en préface comme un antifétard, a tout lu sur les nuits de Paris. Son érudition nous aide à faire le grand saut des illuminations d'ancien ré-

gime à la santé du roi aux notes électroniques d'une péniche amarrée au quai de la Rapée, sur une Seine d'aujourd'hui.

Si le texte reste de sang-froid, les images affolent, car l'iconographie est à la fête. La toile de Jean-François Blondel donne une belle idée des étourdissantes réjouissances publiques données par la Ville de Paris à l'occasion du mariage de Monseigneur le Dauphin en février 1745. Plus sexy: le beau Serge et Jane Birkin (pieds nus, robe à ras la fraise presque transparente) chantant et dansant *La décadance* au Whisky à Gogo, 238 ans plus tard. Iconique, Audrey Hepburn dans *Drôle de frimousse* (1957) se déhanche dans une cave germanopratine. Retour au pinceau et à l'huile avec *Le bal de l'Opéra* saisi par Eugène Giraud, Antoine de Baecque nous aide à faire le Carnaval à l'Opéra représente l'acmé de la



«Le bal de l'Opéra» (1866), huile sur toile d'Eugène Giraud: un haut lieu des nuits parisiennes du XIXe siècle. MUSÉE CARNAVALET / ROGER-VIOLLET



1969: l'Alcazar fête les 70 ans de Duke Ellington, embrassé sur l'image par le girl-boy travesti le plus célèbre de Paris, Michèle Frascoil. GIOVANNI CORUZZI/RDA

«Le twist peut se pratiquer sans partenaire direct, il correspond à une individualisation des plaisirs nocturnes»

Antoine de Baecque Historien

nuît parisienne, au milieu du XIXe siècle.»

Danser pour oublier

Qui dit nuit dit danse. Les cortèges finissent volontiers en farandoles. Comment imaginer un carnaval sans bal? C'est bien connu, l'alcool libère les membres. La France danse pour se venger, elle danse pour oublier, «elle tourne, pirouette et se trémousse». Le XIXe siècle connaîtra la folie des bals, des *vaux halls* importés d'Angleterre aux guinguettes des quartiers périphériques. C'est en 1843 que débarque la polka. Elle privilégie le couple sur les danses de groupes. Et le cancan? Il apparaît quinze ans plus tard chez Mabillet (un lieu de bal), popularisé par une certaine Amélie Marguerite, plus connue sous le nom de Rigolboche. «Il figure ce que redoute l'ordre moral: le règne de

l'anarchie.» Ah, la cathédrale, le cou de cul et le saute-mouton qui en sont les principales figures!

De Baecque n'oublie pas les valse apaches (entendez voyous) «où l'homme à casquette, cigarette au bec, attrape sa partenaire par les cheveux ou le col». Le temps de Kiki, de Colette et de Coco (Chanel). Et les troglodytes de Saint-Germain-des-Près de graffiter sur les murs de leurs caves: «Un existentialiste est un homme qui a du Sartre sur les dents.»

Les révolutions n'échappent pas aux charmes de la nuit. Dès la mort de Robespierre, la frénésie de jour reprend de plus belle. «Mai 1968 est vécu par une partie de la jeunesse comme une seule longue nuit révolutionnaire, une nuit de trois mois (...).» De Baecque met en avant le fossé des soirs sans lune chers aux romantiques et ceux, industriellement touristiques, après

la généralisation de l'électricité, qui fait de Paris la Ville Lumière. La Belle Époque consacra la Butte des plaisirs. Paris sera le plus grand bordel du monde. Les années folles migreront à Montparnasse. C'est le temps de Kiki, de Colette et de Coco (Chanel). Et les troglodytes de Saint-Germain-des-Près de graffiter sur les murs de leurs caves: «Un existentialiste est un homme qui a du Sartre sur les dents.»

Transgenres et drogues

Bien sûr, la nuit, tous les chats ne sont pas gris. Des invertés transgenres, gays et lesbiennes savent se retrouver dans des boîtes à la mode. Et si au temps de Gertrude Stein, l'éther était aussi courant que la cocaïne, celle-ci fait toujours fureur. La nuit a longtemps gommé les différences entre nocturnes. Ce qui est moins le cas depuis qu'elle n'appartient qu'aux jeunes.

Savez-vous pourquoi le Bus Palladium, la discothèque yé-yé, se nommait ainsi? Parce que son créateur, James Arch, avait mis en place un système de bus ramassant les jeunes à divers points dans la ville et en proche banlieue pour les conduire en son temple. The Palladium était une boîte londonienne. De Baecque est forcé de l'admettre, la capitale française, depuis belle lurette, ne donne plus le la des nuits les plus troussées.



Les nuits parisiennes Antoine de Baecque Seuil, 270 p.

Comment Frédéric Pajak lit, édite, écrit et dessine

Prix des lecteurs 6/6 L'auteur du monumental et remarqué «Manifeste incertain» dit procéder avec méthode. La semaine est bien remplie

C'est par le sang que Frédéric Pajak dessine. Au nom du père, du grand-père, du cousin de son père, du frère de son grand-père... «Beaucoup de peintres dans ma famille, des paysans, des gens modestes, mais beaucoup de peintres, d'assez bons peintres, mais qui ne se sont pas fait connaître.» A l'exception d'une arrière-grand-mère estampillée impressionniste polonaise. La famille de Pajak a, comme tant d'autres, quitté la Pologne pour des raisons dans les mines françaises. Frédéric, on le sait, est assis entre France et Suisse. Il vit à Paris. La fréquentation assidue des textes l'a mené jeune aux mots. *Le bon larron*, son premier roman, écrit à 22 ans, a été publié à 29 ans, voilà une trentaine d'années. «Il y a beaucoup de mots là-dedans. Ce livre est un peu puéril, pas forcément mal écrit, mais contient trop de mots compliqués.»

Assoiffé de pages, Pajak piste la pensée des autres à la petite cuillère. Il ingurgite beaucoup avant de recracher. Sa mastication passe par un système accompli de notations compilant les trouvailles, renforçant ou émoussant les intuitions. Puis se forme un jus, une matière à manifester. *Le Manifeste incertain* est un vaste projet de neuf volumes qu'il met à jour régulièrement, surprenant ses lecteurs. L'étonnement passe d'abord par la forme, ce mélange particulier d'images et de pages écrites, un système poli par une longue pratique qui singularise son œuvre.

«Je lis énormément et je prends des notes. Je les dicte, engageant quelqu'un pour les taper. J'ai toujours procédé ainsi, c'est un gain de temps: en une journée, je parviens à transcrire un livre de 800 pages. Ce qui me permet de savoir exactement ce qui m'intéresse. Je lis facilement entre 10 000 et 15 000 pages, mais je ne compte pas, pour un volume du *Manifeste*.»

Frédéric Pajak dessine en dernier. Longuement, des jours entiers, frénétiquement, à en perdre haleine... comme un dératé. «Je sais ce que je dois dessiner, parfois je change le texte en fonction des dessins. Chaque fois qu'il y a de la nature, c'est fait d'après nature. J'utilise aussi des photos pour un dessin afin de ne pas en être trop proche. Cela ne me dérange pas de reprendre un portrait connu, de le redessiner. Je change alors un peu la lumière... des choses comme ça. Il me faut entre un mois et demi et deux mois pour réunir les dessins d'un livre.»

Qu'il s'inspire Nietzsche à la gorge, qu'il recueille Walter Benjamin au bout du chemin tel un vieux frère, qu'il suce Gobi-neau jusqu'à la moelle, jusqu'à le faire

accoucher de son trouble devant l'inégalité des races humaines, Pajak n'a de cesse d'essorer les pensées de ses pères littéraires. «Ecrire me prend davantage de travail, car il y a la lecture et parce que je n'écris pas d'un premier jet. Je retravaille beaucoup. C'est assez méthodique: ce n'est pas une improvisation.»

Il avance sous ses casquettes multiples (graphiste, illustrateur, caricaturiste, polémiste, peintre et poète), chien fou, travailleur acharné, horloger de complica-



«Je sais ce que je dois dessiner, parfois je change le texte en fonction des dessins»

Frédéric Pajak
Ecrivain, dessinateur et éditeur

tions ou tout simplement râleur, ami du goût fustigeant la soupe télévisuelle. Se posant en chercheur, il convainc par la richesse de la matière à laquelle il tisse avec une liberté éprouvée son regard sur le monde. Comme cela ne saurait suffire, Frédéric Pajak est aussi éditeur de dessins, une profession inventée par et pour lui, un poste aux Cahiers dessinés qui l'occupe la plus grande partie de la semaine.

Le tome IV du *Manifeste incertain* pour lequel il concourt revient sur «la liberté obligatoire» et démonte, comme on le fait d'un moteur, Gobineau «l'irréductible». Devrait suivre Van Gogh, qui a découvert un jour le roseau pour dessiner. Pajak, lui, devrait adopter, c'est une nouveauté, des plumes de becassine.

Michel Rime

Lausanne, Cercle littéraire
La Rencontre de samedi (11 h) est complète
Le Manifeste incertain (IV)
La liberté obligatoire, Gobineau l'irréductible
Éditions Noir sur Blanc

L'Église en vedette de la grand-messe de Hollywood

Cinéma Les Oscars ont sacré «Spotlight», sur les prêtres pédophiles, tandis que Leonardo DiCaprio recevait sa première statuette pour le gothique «The Revenant»

Enfin, Leonardo DiCaprio a confirmé les pronostics qui le voyaient récipiendaire d'un Oscar du meilleur acteur (son premier) pour sa performance dans *The Revenant*, d'Alejandro Iñárritu. Ce dernier, déjà primé l'an dernier pour *Birdman*, a obtenu dimanche à Los Angeles la statuette du meilleur réalisateur. Il devient le troisième metteur en scène à réussir un tel doublé, après les mythiques John Ford (1941 et 1942) et Joseph L. Mankiewicz (1950 et 1951).

Le meilleur film va à *Spotlight*, de Tom McCarthy, qui relate comment l'enquête du *Boston Globe* révéla le scandale des abus sexuels dans l'Église. «Ce film a donné une voix aux victimes. Cet Oscar amplifie leur voix, et nous espérons que ce choeur va résonner jusqu'au Vatican», a lancé le coproducteur Michael Sugar sur la scène du Dolby Theatre.

Chez les femmes, Brie Larson, mère captive dans *Room*, et la Suédoise Alicia Vikander, épouse courage de la pionnière des transgenres Lili Elbe dans *The Danish Girl*, sont reparties respectivement avec les statuettes de meilleure actrice et de meilleur second rôle féminin.

En revanche, le roi des films d'action Sylvester Stallone, finaliste pour sa septième reprise du boxeur Rocky Balboa avec *Creed*, a été évincé par le Britannique Mark Rylance, agent russe dans *Le pont des espions*, de Spielberg.

La polémique sur le manque de diversité à Hollywood a été le fil rouge de la soirée: pour la deuxième année de suite, les 20 acteurs candidats aux Oscars étaient Blancs. Le présentateur noir Chris Rock a parsemé la cérémonie de sketches évoquant la frustration des Afro-Américains face à leur difficulté à obtenir des rôles. «Si vous voulez des acteurs noirs chaque année aux Oscars, il faut créer des catégories pour les Noirs», a-t-il lancé.

F.B. avec les agences



A 41 ans, Leonardo DiCaprio reçoit son premier Oscar. AFP

«Caligula» s'apprête à faire couler le sang au Pulloff

Théâtre Jean-Gabriel Chobaz monte la pièce de Camus, dès ce soir à Lausanne

«Je rêve de monter *Caligula* depuis plus de vingt-cinq ans. Sa matière humaine est passionnante, mais il fallait que je gagne en maturité et, surtout, que je trouve le comédien pour interpréter cet empereur romain tyrannique autant que sincère.» Jean-Gabriel Chobaz (61 ans) a jeté son dévolu sur Frank Michaux, Parisien passé par le Cours Florent et La Manufacture, et vu entre autres chez Gisèle Sallin, Benjamin Knobil ou, plus récemment, dans *On ne ba-*



Frank Michaux incarne Caligula dès ce soir au Pulloff.

dine pas avec l'amour, du côté du TKM à Renens. «Il en faut du talent pour être à la hauteur de ce personnage qui passe par tous les stades émotionnels. Frank l'a!»

Rien d'étonnant à voir le metteur en scène lausannois se saisir de la célèbre pièce d'Albert Camus

qui compose, avec le roman *L'étranger* et l'essai *Le mythe de Sisyphe*, son «cycle de l'absurde». En 2012, Jean-Gabriel Chobaz montait *La cantatrice chauve*, d'Ionesco, avant de se plonger dans les univers décalés de Peter Handke ou de Harold Pinter.

Avec *Caligula*, c'est à un autre gros morceau du théâtre qu'il s'attaque. En quatre actes, ce texte absolutiste narre la révolte du jeune sanguinaire qui, désenchanté par la mort de sa sœur, prend le sens de la vie. Il érige la cruauté en arme absolue de liberté et sème la terreur dans un but suicidaire. Pas de jupettes ni de pectoraux en acier dans l'adaptation de Chobaz. Si l'Antiquité ap-

paraîtra ici ou là en clins d'œil, le Lausannois a puisé son imaginaire dans une autre esthétique italienne. Aigles, brassards, chemises noires... son Caligula s'annonce fascinant dans la nouvelle Rome de Mussolini. «J'aurais tout à fait pu m'inspirer d'un univers plus contemporain, avoue-t-il, car le cycle de la violence n'a de cesse de recommencer. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien si cette pièce est jouée dans toutes les langues depuis 1945.» Et jusqu'au 20 mars du côté du Pulloff. **G.CO.**

Lausanne, Pulloff
Jusqu'au 20 mars. Ma, je, sa (19 h); me, ve (20 h), di (18 h). Rés.: 021 311 44 22
www.pulloff.ch

Repéré pour vous

«La salamandre» brûle encore

Avec un humour sans doute décalé, Brice Damin, directeur de Canal+ Suisse, note que «le pays est réputé pour ses industries horlogère, bancaire et pharmaceutique, moins pour sa contribution au patrimoine cinématographique mondial». Michel Simon et Godard apprécieront. Diffusé sur Ciné+, *Le roman(d) du cinéma suisse* démontre d'ailleurs que tout n'est pas fric et aspirine en Helvétie. L'emblématique *Salamandre*, dont les experts s'accordent à souligner l'héritage jusque dans le joyeux tourbillon des *Valseuses*,



lance le cycle à la Cinéma-thèque. Dans l'après-Mai 68, la rébellion de Rosemonde, ouvrière accusée de meurtre, sacrifie la mine butée de Bulle Ogier, tout en lançant un jeune premier. Ce Jean-Bideau ne quittera plus les barriques, qu'il s'agisse de provoquer «la tendresse, bordel» ou de s'enfermer une cure de H. **C.LE**

Lausanne, Cinéma-thèque suisse
Demain, 20 h, en présence de Bulle Ogier et de Jean-Luc Bideau
www.cinema-theque.ch

A Fribourg, la femme est un homme comme les autres

Cinéma Le Festival international du film de Fribourg s'apprête à ouvrir sa très féministe 30^e édition. Avant-goût

«Femmes, je vous aime!» Ainsi déclare - sur tous les tons - la 30e édition du Festival international du film de Fribourg (FIFF), qui met en lumière, du 11 au 19 mars prochains, les femmes de cinéma. «Tout a commencé avec Jane Campion, à Cannes, en 2014, qui n'avait pu obtenir un jury composé exclusivement de femmes, se souvient le directeur, Thierry Jobin. C'est la liberté du FIFF de tenter, jusqu'au bout, cette expé-



«Boxing for Freedom», documentaire sur une combattante afghane qui a su imposer son sport malgré les talibans. DR

rience risquée - car elle provoque des avis tranchés.» Si certaines réalisatrices ne veulent plus entendre parler de discrimination positive, le FIFF multiplie les regards féminins. Le cinéma de genre est à l'honneur avec la section «Plus féroces que les mâles», les réalisatrices livrent leurs choix dans le programme «Et la femme créa le cinéma», un focus est consacré à l'Indienne Mira Nair, un hommage est rendu à l'actrice-réalisatrice de Hollywood Ida Lupino, la question «Être réalisatrice en Afrique» est posée et Géraldine Chaplin (qui ne pourra être présente au Festival) a concocté un menu de ses films marquants. Parmi les rencontres proposées

lors du week-end d'ouverture, il y a la chanteuse Sophie Hunger (le 12) et la comédienne Marthe Keller (le 13). Les jurys d'une compétition internationale toujours aussi voyageuse (du Mexique à l'Indonésie) sont exclusivement féminins. Au total, la manifestation projette quelque 127 films (de 62 pays) et, si le FIFF est majoritairement fréquenté par des femmes (à 64%), Thierry Jobin estime que l'édition s'adresse évidemment avant tout aux hommes. Un effort, les gars! **Boris Senff**

Fribourg, divers lieux
Du ve 11 au sa 19 mars
Rens.: 026 347 42 00
www.fiff.ch

En diagonale

Du rock à Vuillens

Festival Pour fêter ses 10 ans de bistrot, la Brasserie du Jorat se branche sur secteur, du 4 au 6 juin prochain. Au menu de ce festival imprévu à Vuillens: Jaël, John Dear, Lork, Emilie Zoé, Kassette, et... www.brasserieujorat.ch. **F.B.**

Amir pour la France

Chanson Peu flamboyante ces dernières années au concours de l'Eurovision, la France mise sur le chanteur Amir Haddad et son titre 'J'ai cherché, au refrain en anglais. Le Franco-Israélien avait atteint en 2014 la finale de The Voice. Il tentera sa chance le 14 mai, à Stockholm. Pas plus heureuse, la Suisse mise sur la Canadienne Ryyka, choisie le 12 février dernier. **F.B.**